

entretien

Eric Montalbetti

Compositeur longtemps secret, dont l'œuvre n'est révélée que depuis peu d'années, Eric Montalbetti (né en 1968) s'exprime à propos de *Memento Vivere*, créé par l'Orchestre de la Suisse romande.

Votre œuvre pourrait s'apparenter à un concerto pour flûte, puisque y figure un flûtiste soliste, un genre bien peu illustré dans l'Histoire de la musique hors l'époque baroque. Est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Oui, je n'ai pas su résister à la proposition d'Emmanuel Pahud de composer un concerto pour son merveilleux instrument ! Le genre est bien celui du concerto, non pas en trois mouvements mais d'un seul tenant, et le soliste sera bien au premier plan, quoique l'orchestre n'est pas moins important que le soliste et qu'ils sont rarement opposés l'un à l'autre : ils composent plutôt ensemble le mouvement et la couleur, car



Eric Montalbetti © VM

cette pièce repose avant tout sur la construction d'un univers harmonique qui, je l'espère, finira par trouver tout son sens – à l'instar du parcours de nos vies. De fait, je n'avais pas encore abordé le genre concertant, alors que j'ai déjà beaucoup composé pour orchestre, et je ne m'y intéressais pas vraiment avant qu'Emmanuel m'y invite. Et je l'en remercie beaucoup, car j'ai pris un vrai plaisir à sentir déjà presque physiquement, à ma table de travail, l'incroyable présence du soliste envelopper et gagner tout l'orchestre, parce que le son d'Emmanuel à la flûte, c'est un peu comme si le son prenait chair, c'est au sens propre l'incarnation musicale du sentiment.

Pour répondre tout à fait à votre question, le

concerto pour flûte connaît en effet un grand essor à l'époque baroque et préclassique (au premier rang desquels je place sans hésitation les immortels concertos de Carl Philip Emmanuel Bach qu'Emmanuel Pahud joue si merveilleusement !), mais après une pause étonnante au XIX^e siècle, il y a depuis la fin du XX^e siècle de magnifiques œuvres concertantes pour flûte composées par des compositeurs comme Michael Jarrell, Marc-André Dalbavie, Matthias Pintscher, Philippe Hurel ou, il y a à peine quelques mois encore, par Philippe Manoury. Et cela d'ailleurs essentiellement grâce à Emmanuel Pahud qui a sollicité la plupart de ces compositeurs d'années en années, un peu comme Mstislav Rostropovitch l'a fait en son temps pour le violoncelle.

Pourriez-vous faire en quelques mots une présentation générale de votre œuvre ? Et nous expliquer pourquoi le sous-titre *Memento Vivere* ?

J'ai tenu à ce que le concerto soit d'un seul tenant, parce que la flûte est avant tout l'instrument du souffle, et l'arrêter, ce serait un peu comme le faire mourir. Au contraire, ce concerto voudrait célébrer la vie ! Il y a cependant plusieurs étapes enchaînées les unes aux autres.

Le concerto débute par un petit « Prélude aux Dieux antiques », que l'on peut lire comme une évocation du mystère des sources sacrées de la vie – non sans un clin d'œil plein de révérence à Claude Debussy. De ce prélude émerge un « Premier souffle », première étape d'une vie qui se cherche. Et alors qu'on semble parvenir à un premier accomplissement, nous apprenons hélas, en faisant l'expérience de la mort d'un proche ou de la maladie, que nous sommes mortels. C'est l'irruption d'un bref épisode tragique, « Memento Mori », d'abord mouvementé puis qui nous laisse un instant interdits, mais qu'il faut surpasser par une nouvelle naissance. Cette dernière période, qu'on espère la plus importante de notre vie, est l'objet de trois séquences (« Renaissance I, II et III »). Musicalement, le soliste et l'orchestre s'y reprennent à trois fois

pour trouver tout à fait le souffle et l'harmonie qui permettent d'atteindre le terme recherché – accomplissement ou débouché sur l'infini.

Vous tenez compagnie à Ravel et Stravinsky lors des concerts où l'œuvre sera donnée. Est-ce des filiations revendiquées ? En est-il aussi d'autres ?

Jonathan Nott a proposé de commencer ce concert par les *Symphonies d'instruments à vent* d'Igor Stravinsky, et j'adore cette idée parce que l'œuvre, sans cordes, magnifie la famille d'instruments de notre soliste, mais aussi parce qu'elle invite l'auditeur à une écoute sans *a priori*. C'est une œuvre d'une grande beauté, pleine de contrastes de couleur et de rythme, qui évoque en l'espace d'une dizaine de minutes des sentiments très profonds. Ravel est évidemment un modèle et une référence très importante pour tout compositeur après lui. Son *Gaspard de la nuit*, ici merveilleusement orchestré par Marius Constant, est aussi une musique qui cherche à dépasser l'expérience de la mort (*Le Gibet ! Ondine !*). Nous en parlions souvent avec Henri Dutilleux, qui est resté toute sa vie fasciné par la perfection de chaque œuvre de Ravel, comme le bijou d'un véritable orfèvre amoureux du beau métier. La célébrité du *Boléro* ne tient pas à autre chose et devrait réjouir le public.

Pour parler de mes compositeurs de prédilection, mon cœur reste plus touché par la poésie et la souplesse inouïe de la musique de Debussy, puis par celle d'Alban Berg, de Luciano Berio, de Witold Lutoslawski ou aujourd'hui de Kaija Saariaho, Philippe Schoeller ou George Benjamin, tous musiciens-poètes. D'un autre côté, j'adore les couleurs si formidablement chantantes et l'énergie des musiques d'Edgar Varèse, d'Olivier Messiaen, de Pierre Boulez, Karlheinz Stockhausen et Gyorgy Ligeti...

Ce qui me semble le plus merveilleux, c'est la richesse inouïe de notre époque musicale depuis plus d'un siècle déjà.

Mais quand je compose, je ne me pose pas du tout la question des références, je cherche seulement à exprimer ce qui m'habite ou me hante avec le langage que je continue de développer au fur et à mesure des années, en espérant que ma musique puisse toucher ses auditeurs.

Propos recueillis par Pierre-René Serna

Victoria Hall Genève, 8 mai 2019

LAC-Lugagno Arte e Cultura, 10 mai 2019

Emmanuel Pahud, flûte

œuvres de Stravinski, Montalbetti, Ravel